

CHAPITRE VI

LES OURS

Au bout d'une heure de route, le temps pour Tomek de se rendre compte que Marie n'avait pas exagéré les capacités musicales de Cadichon, l'obscurité se fit et on n'y vit plus guère. En outre, un froid humide s'était abattu sur la carriole et ses occupants.

— Holà, Cadichon ! s'écria Marie, et l'âne s'arrêta aussitôt.

Puis elle tendit une veste à Tomek qui frissonnait.

— Tiens, couvre-toi. Il va faire encore plus froid d'ici peu. Moi, je vais mettre ses pantoufles à notre petit ami.

Tomek se demanda ce que cela voulait dire et il la regarda faire. Elle fouilla dans la carriole et en tira une brassée de tissus qu'elle jeta au sol. Puis elle descendit et entreprit d'envelopper chaque pied de Cadichon, si bien qu'il eut bientôt une sorte de grosse boule au bout de chaque patte. Tomek n'y comprenait rien.

— Et voilà. Aux roues maintenant ! J'ai besoin de ton aide, Tomek !

Il sauta à son tour de la carriole et tous les deux firent avec les roues la même chose que Marie avait faite avec les pattes de Cadichon : ils les entortillèrent dans de longs rubans de tissu qu'ils fixèrent ensuite aux rayons. La carriole avait désormais de véritables pneumatiques ! Tomek allait demander à Marie à quoi tout cela pouvait bien servir, quand un cri aigu leur parvint, aussitôt suivi d'un grognement épouvantable qui fit trembler la forêt. Cela ressemblait davantage à un hurlement de douleur qu'à celui d'une bête qui attaque. Cadichon s'immobilisa. Marie et Tomek tendirent l'oreille mais le silence était retombé.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Tomek en serrant malgré lui le bras de Marie.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. Un ours, certainement. Qui a dû se blesser et se faire très mal. Mais le cri d'avant ? Je ne sais pas... On aurait dit... Non, je ne sais pas...

Puis, comme on n'entendait plus rien, ils remontèrent dans la carriole et

reprirent leur route.

À la grande surprise de Tomek, l'attelage était devenu presque silencieux. On percevait à peine le tap tap des pieds de Cadichon, et plus du tout le bruit des roues sur le chemin. C'était comme s'ils avaient glissé.

— Et maintenant je vais t'expliquer, chuchota Marie à son ami.

— Volontiers, répondit Tomek, parce que je donne ma langue au chat.

— Eh bien voilà, reprit Marie, comme je te l'ai déjà dit, cette forêt est infestée d'ours. Leur territoire commence seulement ici, voilà pourquoi nous n'en avons pas encore vu. C'est une race d'ours très dégénérée car ils sont les seuls êtres vivants dans cette forêt et, comme tu le sais sans doute, cela rend idiot de rester toujours entre soi. De plus, à force de vivre dans l'obscurité, ils sont devenus complètement aveugles. Leur odorat non plus ne vaut pas grand-chose, ils ne feraient pas la différence entre un poulet rôti et une fraise des bois. Le seul sens qui fonctionne bien chez eux, c'est l'ouïe. Ils ont une bonne oreille et passent leur temps à guetter le moindre bruit. Car ils en ont plus qu'assez de manger des champignons sans goût et de la mousse pourrie. Pour eux, bruit égale viande, tu comprends ? Eux-mêmes sont très silencieux malgré leur corpulence, ils se déplacent sans qu'on les entende et brusquement ils surgissent devant vous. Pour eux, nous sommes de la viande, Tomek, ne l'oublie jamais pendant les deux ou trois heures qui viennent. Ne parle plus. Ne bouge plus. Ne respire pas bruyamment. Et surtout, pour l'amour de Dieu, n'éternue pas ! Cette forêt regorge sans doute de braves gens morts dévorés par les ours parce qu'ils ont éternué ou simplement parce qu'ils se sont raclé la gorge.

— Mais... et Cadichon ? murmura Tomek, terrorisé. S'il... enfin, s'il se met à...

— Cadichon est plus malin que tu ne le penses. Il a déjà perdu un œil dans cette forêt et il sait à présent que son salut dépend de son silence. Il saura se tenir. Ah oui, une dernière chose : ces ours sont... comment dire... ils sont grands.

— Très grands ? demanda Tomek.

— Très grands, confirma Marie. Et maintenant, silence. Plus un bruit jusqu'à ce que je t'en donne à nouveau la permission.

Ils continuèrent à glisser ainsi dans la nuit. Tomek distinguait à peine la croupe de Cadichon qui dansait devant lui. Malgré les mots rassurants de Marie, il n'avait qu'à moitié confiance. Il fit une brève prière qui commençait par : « Mon Dieu, faites que je revoie la lumière du jour, faites

que je revoie grand-père Icham... » et qui se terminait par : « Je t'en supplie, Cadichon, ne pète pas ! »

Il est difficile de mesurer le temps quand tout, autour de vous, est noir et silencieux. Est-ce qu'une heure s'était écoulée, ou deux peut-être ? S'était-il assoupi ? En tout cas, Tomek eut soudain la sensation qu'ils n'avançaient plus. Cadichon s'était arrêté. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Il se garda bien de bouger un cil. Que faisait Marie ? Pourquoi ne bougeait-elle pas non plus ? Est-ce qu'elle dormait ? Et Cadichon, pourquoi ne repartait-il pas ? Tomek eut bientôt la réponse à toutes ces questions. Un faible rayon de lumière traversait les hautes branches et tombait juste devant l'âne. Et là, en plein milieu du chemin, un ours se tenait assis. Tomek se sentit glacé jusqu'à la moelle des os mais il réussit à ne pas crier. Jamais il n'avait vu une bête de cette taille. Elle était parfaitement immobile, sauf l'énorme tête qui changeait quelquefois d'axe ou bien s'inclinait légèrement, et les petites oreilles poilues qui pivotaient lentement, à l'affût du moindre bruissement de feuille, de la moindre pierre qui roule. Marie l'avait bien dit : l'ours ne voyait rien, ne sentait rien, mais il écoutait. Ah, comme il écoutait ! Il était tout entier dans ses oreilles. Il y mettait une telle intensité que Tomek eut peur qu'il n'entende les battements de son cœur qui s'affolait dans sa poitrine. Il se rappela avoir vu un ours autrefois, sur la place du marché, dans son village. Le dresseur le faisait danser en jouant de la flûte. Mais celui-ci était bien plus grand, bien plus fort.

Cela dura une éternité. Cadichon était comme une statue de pierre. Marie ne donnait aucun signe de vie non plus. Tomek prit la résolution d'être patient lui aussi, même si cela devait durer des jours et des nuits. Il faudrait bien que cet ours finisse par s'en aller ! Il faudrait bien qu'il les laisse enfin partir ! Dans la position où il était, Tomek pouvait tenir longtemps. On verrait bien qui perdrait patience le premier ! Quelque chose le gênait cependant autour du cou. Une cordelette, lui sembla-t-il. Avec d'innombrables précautions, il y porta la main, centimètre par centimètre. C'était une cordelette, en effet. Il la fit glisser entre ses doigts, imperceptiblement, pour savoir ce qu'il y avait au bout. Et il trouva une sorte de petit sac en toile fermé par un lacet. Il réussit à défaire le lacet. Il prit tout son temps. À l'intérieur de la pochette, on avait glissé une pièce de monnaie qui s'y logeait tout juste. Tomek la fit passer et repasser entre ses doigts. Une pièce d'un sou, estima-t-il. Elle était toute chaude d'être

restée contre sa poitrine. Pourquoi l'avait-il mise là ? Il n'en avait aucun souvenir...

Le temps passa, impossible à mesurer. À un moment Tomek eut un léger soubresaut. Il avait failli s'endormir. Or il ne le fallait à aucun prix. Quand on dort, on peut ronfler, bouger. Il n'y a pas plus bruyant qu'une personne qui dort ! Était-ce le sursaut de Tomek qui l'avait alerté ? Toujours est-il que l'ours se mit en mouvement. Il posa ses deux pattes avant sur le sol et se mit à marcher. Par bonheur, il ne se dirigea pas vers la carriole. Au contraire il s'en éloigna. À cet instant, Tomek entendit dans un souffle la voix de Marie à son oreille. Elle lui chuchotait :

— Ils s'en vont...

Ils s'en vont ? se demanda Tomek, comment ça, ils s'en vont ? Il n'y en avait pourtant qu'un seul ? Il voulut regarder derrière lui mais Marie l'en empêcha. Il fallait attendre encore un peu avant de bouger ne serait-ce que le petit doigt. Ils patientèrent donc quelques minutes, puis Tomek eut le droit de se retourner. Et là il pensa s'évanouir de terreur. L'ours qui disparaissait dans la nuit en se dandinant devait mesurer plus de douze mètres. Une montagne de chair, de griffes et de dents, qui, d'un seul coup d'ongle, aurait pu déchiqueter la carriole et ses occupants. Lorsque Marie jugea que le danger était tout à fait écarté, elle murmura :

— Hue, Cadichon !

Et le petit âne reprit sa marche en avant, plus silencieux qu'une mouche sur un tapis de velours.

Bientôt ils purent à nouveau converser à voix basse.

— Celui devant la carriole était un bébé, dit Marie. Il avait quelques mois, pas plus. L'autre était la mère, je pense.

— Heureusement que je ne l'ai pas vue, répondit Tomek, sinon je n'aurais pas pu m'empêcher de crier.

Il ramena la couverture sous son menton et respira profondément. Sans Marie et Cadichon, il n'aurait pas eu la moindre chance de s'en sortir. Il aurait fini dans le ventre d'un ours, oublié de tous pour l'éternité. Il en eut le frisson. Imaginer que la jeune fille au sucre d'orge ait supporté cela elle aussi, qu'elle ait affronté toute seule ces effroyables ours, imaginer... Tomek fut soudain pétrifié d'horreur. Le cri qu'ils avaient entendu quelques heures plus tôt ! C'était elle ! Ce ne pouvait être qu'elle ! Il s'écria, au bord des larmes :

— Marie, Marie, elle a été dévorée ! Elle...

— Ne crie pas, je t'en supplie ! l'interrompit Marie. Qui a été dévoré ?

— La jeune fille ! C'est elle qui a crié, j'en suis sûr ! Marie, il faut faire quelque chose !

— Mais de qui parles-tu, Tomek ? Quelle jeune fille ?

Il se rendit compte qu'il n'avait pas encore parlé d'elle à Marie. Curieusement, cela ne lui était pas venu à l'idée, et pourtant Dieu sait qu'elle occupait souvent ses pensées. Il se souvint aussi brusquement d'avoir cherché en vain tout à l'heure d'où provenait la pièce dans le petit sac autour de son cou. Il le dit à Marie. Celle-ci réfléchit quelques instants, puis :

— Eh bien, si tu ne te souvenais plus d'elle, Tomek, cela ne peut signifier qu'une seule chose, c'est que...

Tomek termina tristement la phrase commencée par Marie :

— ... c'est qu'elle était dans la Forêt de l'Oubli... c'est donc bien elle qui a crié. Et c'est donc elle que les ours...

Il ne parvint pas à achever. Il la revoyait, si jolie dans la douce lumière de la lampe à huile : « Vous avez des sucres d'orge ? »

A quoi bon maintenant continuer le voyage ? A quoi bon même continuer à vivre ? Il eut envie de hurler de toutes ses forces : « Vous ne me faites pas peur, espèces de gros ours abrutis ! »

Il eut envie de chanter à pleine voix, de taper sur des casseroles pour qu'ils viennent, qu'ils le dévorent lui aussi et qu'on en finisse. S'il ne le fit pas, ce fut seulement parce qu'il y avait là Marie et Cadichon, et qu'ils n'avaient pas envie de mourir, eux. Il se cacha dans la couverture pour pleurer. Ils roulèrent longtemps comme cela. Tomek était inconsolable. Marie avait posé sa main sur son épaule et elle le caressait parfois, comme pour dire : « Ça va... ça va aller... » Puis soudain elle le serra plus fort et lui murmura :

— Tomek ! Je viens de réfléchir : il y a quelque chose à quoi nous n'avons pas pensé tous les deux.

— Quoi donc ? renifla-t-il.

— Si tu ne te souvenais pas de ta petite amie tout à l'heure, c'est parce qu'elle était dans la Forêt de l'Oubli, tu es d'accord avec moi ?

— Oui, et alors ?

— Et maintenant tu repenses à elle... Elle est revenue dans ta mémoire...

Tomek, qui comprenait petit à petit ce que Marie voulait dire, bondit d'un coup hors de sa couverture.

— Mais oui, bien sûr ! Si je repense à elle, c'est qu'elle n'est plus dans la

Forêt de l'Oubli... Elle en est sortie ! Marie ! Elle en est sortie !

Ils s'embrassèrent de joie. Cadichon accéléra l'allure et bientôt les trois amis atteignirent les limites du territoire des ours. Ils purent à nouveau élever la voix, y voir davantage et surtout sentir un peu de chaleur sur leur peau. Au fil des kilomètres, et dans le bonheur de la clarté revenue, Tomek et Marie se mirent à chanter toutes les chansons qui leur passaient par la tête et ils finirent par brailler à gorge déployée :

Mon âaane mon âaane A bien mal à sa patte !

Cadichon, qui n'avait pas mal à la patte du tout, galopa comme au temps de sa jeunesse et bientôt ils jaillirent dans la lumière de la prairie, laissant derrière eux la Forêt de l'Oubli et ses ténèbres.

CHAPITRE VII

LA PRAIRIE

La tombe de Pitt était toute simple. Un léger renflement de terre sur lequel Marie avait fait se croiser deux branches de noisetier. Des fleurs blanches y avaient poussé toutes seules et cela faisait la plus charmante petite sépulture qu'on puisse voir, aussi joyeuse sans doute que Pitt avait été joyeux dans sa vie. Tomek et Marie s'y recueillirent un instant en silence, puis Marie dit tendrement :

— Repos, capitaine...

Ses yeux brillèrent mais elle ne pleura pas. La prairie dépassait en beauté tout ce que Tomek avait jamais vu. Imaginez un jardin qu'on n'aurait semé que de fleurs : des mauves, des blanches, des rouges, des jaunes, des noires comme la nuit, toutes plus éclatantes les unes que les autres.

Eh bien, ce qui s'étendait là sous les yeux de Tomek, c'était un million de jardins comme celui-ci, à perte de vue.

Il s'avança de quelques pas dans la prairie et se pencha sur les premières fleurs. Elles ressemblaient à des pensées avec leurs pétales de velours, mais elles étaient aussi vertes que si on venait de les peindre. Il en cueillit une et la porta à ses narines. Il trouva qu'elle sentait à la fois le poivre et le chocolat. Ce n'était pas désagréable. Il respira de nouveau,

profondément, et soudain il s'aperçut qu'il portait aux mains ses grosses moufles d'hiver, celles qu'il avait petit garçon. Il les avait perdues un jour et ne les avait jamais retrouvées. Cela le fit rire aux éclats et il voulut les montrer à Marie.

— Marie, Marie, viens voir ! Regarde mes mains ! J'ai retrouvé mes vieilles moufles d'hiver ! Celles que j'avais quand j'étais petit !

Elle arriva en courant et donna un coup sec sur le poignet de Tomek pour l'obliger à lâcher la fleur.

— Laisse cette fleur, Tomek ! Et je t'interdis d'en cueillir une autre !

Puis elle l'entraîna vers l'orée du bois où Cadichon les attendait sagement.

— Tomek, ce sont des variétés inconnues. Il vaut mieux être prudent.

Ensuite ils allèrent chercher du bois sec dans la forêt. Quand ils en ressortirent, Cadichon poussait des braiments à fendre l'âme. Le malheureux s'était cru seul au monde pendant quelques instants. En revoyant ses deux amis, il bondit de joie et lâcha une joyeuse pétarade de bienvenue. Ils firent du feu et Marie prépara une bonne marmite de pommes de terre au lard. Puis ils prirent gaiement leur repas en admirant le coucher de soleil sur la prairie. Enfin, comme la nuit venait, ils aménagèrent deux couches de fortune dans la carriole et s'y allongèrent côte à côte.

— Bonne nuit, Tomek, dit Marie. Je suis contente de t'avoir rencontré. Content de l'avoir pu te parler de Pitt.

— Bonne nuit, Marie, bredouilla Tomek, et il s'endormit d'un sommeil paisible.

Le lendemain matin, alors qu'ils prenaient leur petit déjeuner, Marie dit à Tomek qu'elle passerait la journée auprès de Pitt et qu'elle s'en retournerait le soir même. Et lui, que comptait-il faire ?

— Je crois, répondit Tomek, que je vais essayer de traverser la prairie. Je me boucherai le nez et voilà !

— Je m'en doutais ! dit Marie. Depuis que je t'ai vu prêt à traverser la forêt tout seul, je sais que tu es capable de tout !

Elle ne fit rien pour le dissuader. Elle lui confectionna un balluchon qu'il porterait à l'épaule en plus de la couverture et elle le remplit de victuailles : du pain, bien sûr, mais aussi du fromage, des fruits secs et des biscuits. Pour finir, Tomek versa de l'eau fraîche dans sa gourde et introduisit dans ses narines deux boules de tissu qu'il avait préparées. À titre d'essai, il renifla d'abord le reste de café puis une des fleurs vertes. Ce fut concluant

: les odeurs ne passaient pas et il pouvait respirer librement.

Enfin ce fut le moment des adieux.

— Si tu changes d’avis, ou si quelque chose va de travers, lui dit Marie, tu auras jusqu’à ce soir pour faire demi-tour et me retrouver ici. Et maintenant file ! Je n’aime pas les adieux et Cadichon non plus !

Ils s’embrassèrent, et Tomek, le cœur serré, s’engagea dans la prairie.

— Adieu, Marie ! Adieu, Cadichon ! lança-t-il.

— Adieu, Tomek, répondit Marie en riant de bon cœur. Et n’oublie pas : je reviendrai ici dans un an exactement. Nous nous reverrons peut-être !

— Peut-être ! reprit Tomek, et il ne se retourna plus.

Les petites boules de tissu faisaient merveille et Tomek marcha une grande partie de la journée sans être indisposé par le parfum des fleurs. Il allait d’un bon pas. La jeune fille au sucre d’orge ne les avait pas précédés de beaucoup dans la forêt, se disait-il. Elle n’en était sortie que quelques heures avant eux, et même en admettant qu’elle n’ait pas dormi une nuit entière comme ils l’avaient fait, elle ne pouvait pas être très loin. Evidemment, la forêt était immense et peut-être l’avait-elle traversée à des kilomètres et des kilomètres de là. Comment savoir ?

A chaque instant, Tomek découvrait de nouvelles variétés de fleurs. Il n’en connaissait aucune. Tantôt il marchait dans un océan de jaune, au milieu de tulipes géantes dont les calices étaient pleins à ras bord d’une poudre d’or que le moindre souffle de vent faisait voler. Tantôt c’était une symphonie de rouges et de fleurettes minuscules qu’on ne distinguait pas les unes des autres et qui se confondaient en un tapis de mousse écarlate sur lequel on marchait sans bruit. Le plus merveilleux, ce furent d’immenses fleurs bleues dont les pétales, aussi grands que des draps, flottaient comme flottent les plantes aquatiques au fond de la mer.

Vers la fin de l’après-midi, il fit une halte pour se reposer un peu, et, à sa grande surprise, il s’aperçut qu’il avait un balluchon sur l’épaule en plus de sa couverture. Il l’ouvrit et y trouva de quoi manger : du pain, bien sûr, mais aussi du fromage, des fruits secs et des biscuits. Il ne se rappelait pas avoir emporté cela. Il y avait donc une seule explication : la personne qui lui avait donné ces provisions se trouvait maintenant dans la Forêt de l’Oubli. Voilà pourquoi il n’en avait aucun souvenir. Était-ce un homme ? Une femme ? Plusieurs personnes ou une seule ? Il n’en avait pas la moindre idée. En tout cas, se dit-il en mordant dans le fromage, c’est quelqu’un qui m’aime bien, sinon il ne m’aurait pas donné tout cela...

Puis il se remit en route et marcha encore longtemps, sans fatigue et le cœur léger. « *Mon ââne, mon ââne, a bien mal à sa patte* », commençait-il à fredonner quand il eut soudain la sensation qu'on le suivait. Il se retourna et vit qu'effectivement un jeune veau trotтинait derrière lui. Le temps de se frotter les yeux et le petit animal avait disparu. Mais autre chose arriva : les cheveux de Tomek avaient poussé d'un coup et ils lui arrivaient jusqu'aux hanches. Il saisit donc aussitôt la paire de ciseaux que lui tendait gentiment une grande poule en costume de ville qui marchait à côté de lui, et il entreprit de les couper. Mais plus il les coupait et plus ils repoussaient.

*Coupe coupe
Coupe coupe*

se mit à chanter une chorale de petits bonshommes ventripotents, les mains sur leurs bedons. Tomek éclata de rire. Puis tout ce monde-là, le jeune veau (qui était revenu), les choristes aux gros ventres et la poule en costume de ville, marcha au pas et chanta de plus belle :

*Coupe coupe La cravate Coupe coupe Le torchon
Ça veut rien dire mais on s'en tape Coupe coupe Le torchon !*

Tomek avait du mal à tenir debout tant il riait. Mais comme tous chantaient avec entrain, il reprit avec eux, de plus en plus fort :

*Coupe coupe La cravate Coupe coupe Le dindon
Les escargots n'ont pas de pattes Ni les moutons Ni les cochons !*

Bientôt tous durent s'arrêter parce qu'ils riaient trop et surtout pour laisser traverser une caravane de dromadaires miniatures qui venaient de la droite. Passèrent ensuite six garçons jumeaux qui en portaient un septième dans un sac de toile. Tous marchaient vers l'ouest.

— Salut, les gars ! leur lança Tomek, hilare.

Ils ne répondirent pas et le dernier lui jeta même un regard noir qui signifiait: « Tu veux mon portrait ? »

Cela dégrisa un peu Tomek et il sentit au même moment qu'une grande fatigue le submergeait. Il s'assit, mais cela ne suffisait pas et il finit par s'allonger sur le sol de la prairie. Sa tête reposait sur un coussin de fleurs violettes dont l'odeur rappelait celle de son oreiller de plumes. L'odeur ? Il

n'aurait rien dû sentir puisqu'il avait les petites boules de tissu dans son nez. Il y porta la main et s'aperçut qu'elles n'y étaient plus ! Elles avaient dû tomber sans qu'il s'en aperçoive. .. Il se dit qu'il fallait vite en préparer deux autres mais c'était trop tard, déjà il glissait dans le sommeil. Trois mulots vêtus de blouses blanches et portant des lunettes cerclées vinrent s'asseoir sur un banc à quelques centimètres de son visage. Ils l'observèrent tout d'abord attentivement en plissant les yeux, puis le premier prit la parole :

— Il lui faut un oreiller ! Apportez-lui donc un oreiller !

— Absolument, dit le deuxième. Pour bien dormir il faut un oreiller

— Non... merci... je... je n'ai pas besoin de... d'o... bredouilla Tomek qu'une grande torpeur envahissait. Je... je ne veux pas dormir... Ce... c'est... dangereux... Il ne faut... il ne faut pas...

— Mais si, voyons ! dit le troisième mulot. Quoi de mieux qu'un bon petit somme quand on est fatigué ? Apportez-lui donc un oreiller !

Tomek sentit qu'on soulevait sa tête et qu'on glissait dessous son oreiller à lui, son oreiller de plumes. Ses paupières se fermèrent mais il continuait à voir les trois mulots qui lui souriaient.

— Voilà, dit le premier mulot. Voilà qui est bien.

— Non... ce n'est... ce n'est pas bien... dit Tomek avec les quelques forces qui lui restaient. Vous... vous êtes des... des mulots... Les mulots. .. ne parlent... ne parlent pas. Je voudrais... je voudrais rentrer à... la maison...

— Assurément, dit le deuxième mulot.

— Absolument, dit le troisième.

Et Tomek se sentit glisser, glisser sans pouvoir se retenir à rien du tout. Il sombrait dans l'abîme. Il voulut dire quelque chose encore mais les mots ne franchissaient plus ses lèvres. Au contraire, ils résonnaient comme des cloches à l'intérieur de son crâne. Puis les cloches elles-mêmes cessèrent leur tintamarre et il n'y eut plus rien.

CHAPITRE VIII

LES MOTS QUI RÉVEILLEN

— Sous... le... ventre... du cocro... du cro- cro... du cro... co... dile..., fit la petite voix.

Tomek se réveilla à cet instant-là et entrouvrit les paupières. Il se trouvait dans une chambre parfaitement rangée et qui sentait bon la lavande. Il était allongé sur un lit propre, et l'enfant qui lui faisait la lecture suivait les lignes avec son doigt. Il n'avait pas plus de sept ans.

— C'est... là que... la cleffe... euh, la clef... était ca... chée, continua-t-il sans s'apercevoir que Tomek avait ouvert les yeux et le regardait.

— Le cocro... le cro... co... dile... dor... mait à poings... fermés. Voilà ma... chance... se dit... Flibus... le petit... singe...

Tomek ne put s'empêcher de sourire. L'enfant mettait tout son cœur à sa lecture mais il butait sur chaque mot ou presque. La fenêtre était entrebâillée et la brise faisait flotter les dentelles du rideau. C'était le soir, sans doute, en tout cas entre chien et loup. Dehors un arbre tendait ses branches nues vers le ciel. Tiens, pensa Tomek, il n'a déjà plus de feuilles... Le mobilier de la chambre se composait d'une simple petite armoire, d'un lavabo, d'une table de nuit et d'une chaise sur laquelle l'enfant était assis, un gros livre sur les genoux.

— Et il... avança... imperper... imprestep... oh zut ! imperspres...

— Imperceptiblement... ? lui souffla Tomek pour l'aider.

Ce fut comme si une bombe avait éclaté dans la chambre. L'enfant ouvrit une bouche immense, lâcha le gros livre qui tomba par terre et déguerpit à toutes jambes par la porte ouverte.

— Attends ! lui cria Tomek, mais il avait déjà disparu.

Il s'assit sur le lit et s'adossa à l'oreiller. Ce simple mouvement lui fit tourner la tête. J'ai dormi trop longtemps, se dit-il. Mais où suis-je maintenant ? Peu à peu la mémoire lui revint : il avait quitté le village... à cause des ours... oui, c'est ça... à cause des ours aveugles... ou plutôt non... à cause des fleurs... voilà, à cause des fleurs... il y avait un âne aussi... qui s'appelait... qui s'appelait...

Il avait le nom de l'âne sur le bout de la langue quand il entendit des éclats de voix venant d'en bas. Puis dix personnes au moins se bousculèrent dans l'escalier :

— Laissez-moi passer ! Ne poussez pas ! Je veux le voir ! Moi aussi !

Finalement une voix plus forte domina les autres :

— Silence ! Vous allez lui faire peur ! Vous entrerez quand je vous le dirai !

Le calme revint. Les marches de l'escalier craquèrent un peu, puis une silhouette se dessina à la porte. Malgré la pénombre, Tomek vit que c'était un vieil homme à barbe blanche, de très petite taille. Il s'avança vers le lit de Tomek avec un sourire bienveillant et dit en ouvrant les bras :

— Soyez le bienvenu parmi nous.

— Qui êtes-vous ? demanda faiblement Tomek. Où suis-je ?

— Vous êtes au village des Parfumeurs, répondit le vieux. Je m'appelle Eztergom et j'en suis le chef. En cherchant de nouveaux arômes dans la prairie, nous vous avons trouvé endormi et ramené ici. Mais n'ayez crainte, vous êtes en sécurité. Regardez : vos affaires ont été rangées ici dans cette armoire.

Il ouvrit l'armoire pour que Tomek puisse constater qu'il ne mentait pas, puis :

— Vous avez certainement mille questions à me poser, et j'y répondrai volontiers tout à l'heure. Mais auparavant j'aimerais que les habitants du village puissent vous voir... éveillé. C'est la tradition et cela leur ferait un immense plaisir. Y voyez-vous un inconvénient ?

— Mais... pas du tout... au contraire, bredouilla Tomek qui n'y comprenait rien. Cela me fera plaisir aussi...

— Merci infiniment, fit le vieil homme, et il se hâta vers la porte d'où il fit un signe de la main à ceux qui étaient dans l'escalier.

La chambre se remplit aussitôt d'hommes, de femmes et d'enfants qui ressemblaient tous à Eztergom avec leur petite taille, leur bonne grosse tête ronde et leurs joues rebondies. Ils avaient surtout le même sourire désarmant que le vieil homme. Ils avançaient timidement, sans bruit, en le regardant avec l'air attendri que l'on prend au-dessus du berceau d'un nouveau-né. Comme Tomek ne savait pas quelle contenance adopter, il se contenta de remercier avec des hochements de tête. Le groupe sortit bientôt et un autre le remplaça, puis un autre, puis un autre encore. En dernier arriva seul l'enfant qui lui avait fait la lecture tout à l'heure. Eztergom le fit avancer tout près du lit et le présenta ainsi :

— Voici le jeune Atchigom. C'est à lui que vous devez d'être réveillé.

Le jeune Atchigom en question était bien près d'éclater de fierté et de confusion à la fois. Ses joues étaient rouges de bonheur et la joie pétillait dans ses yeux.

— Merci, Atchigom, lui dit Tomek sans savoir au juste de quoi il le remerciait.

— Et maintenant, conclut Eztergom, je vais vous attendre à la cantine. Nos cuisinières vous y prépareront un bon repas. Vous aimez les crêpes ? Prenez le temps de vous réveiller tout à fait et de vous habiller. Atchigom restera en bas devant la porte et vous conduira le moment venu.

Puis ils tournèrent les talons tous les deux et disparurent, laissant Tomek qui ne savait plus que penser. Il avait en effet de nombreuses questions à poser à Eztergom ! Il descendit de son lit et, d'une démarche hésitante, s'avança jusqu'à la fenêtre. Le village était construit sur une colline, et on apercevait le début de la prairie en contrebas. Mais elle était sans fleurs... Tomek alla ouvrir l'armoire. Tous ses vêtements avaient été lavés et repassés. On avait même ciré ses chaussures. Sa couverture était là aussi, pliée avec soin, ainsi que son couteau à ours, sa gourde et ses deux mouchoirs brodés. Devant la porte il retrouva Atchigom qui l'escorta fièrement à travers le village.

— C'est moi qui t'ai réveillé ! C'est moi qui serai à côté de toi demain sur le carrosse !

— Sur le carrosse ? Nous serons sur un carrosse ?

Tomek aurait bien voulu en savoir plus, mais déjà ils arrivaient à la cantine et l'enfant s'éclipsa en sautillant de joie. Eztergom invita Tomek à s'asseoir et on leur apporta aussitôt un pichet de cidre et une grande quantité de crêpes. Il y en avait au lard, au fromage, au miel, aux pommes, à la confiture...

— Mon cher ami, dit le vieil homme, mangez à votre guise. Et pendant que vous mangerez, je vous donnerai les explications que vous attendez. Car tout cela doit vous sembler bien mystérieux.

— En effet, répondit Tomek, et il ouvrit grandes ses oreilles.

— Vous avez respiré le parfum d'immenses fleurs bleues nommées *Voiles* à cause de leur taille, expliqua Eztergom. Elles semblent flotter comme si elles étaient dans l'eau.

— Oui, se souvint Tomek, je les ai vues...

— Ces fleurs plongent dans un sommeil profond ceux qui respirent leur parfum. Et ils dorment aussi longtemps qu'on n'a pas prononcé devant eux, à voix haute, les Mots qui Réveillent. Un peu de cidre ?

— Les Mots qui Réveillent ? Quels mots qui réveillent ? demanda Tomek qui en oubliait de boire et de manger.

— Justement ! On ne le sait pas. Ces mots sont différents pour chacun

d'entre nous. Voyons : quels sont ceux que vous avez entendus en vous réveillant ?

— C'était *crocodile*, se souvint Tomek.

— Non, dit Eztergom. Cela aurait été trop facile, nous l'aurions trouvé beaucoup plus tôt. Il y avait d'autres mots, sans doute...

— *Sous le ventre du crocodile*, je crois. Oui, c'est ça, Atchigom disait : *sous le ventre du crocodile*, quand je me suis réveillé.

— Voilà, jubila le vieil homme : *sous le ventre du crocodile*... Eh bien pour vous, et pour personne d'autre, les Mots qui Réveillent sont : *sous le ventre du crocodile* !

— Mais c'est impossible à trouver ! s'exclama Tomek. Comment Atchigom est-il tombé dessus ?

— Par hasard, mon ami, par hasard ! Je vous en prie, goûtez donc ces crêpes au lard, vous allez contrarier nos cuisinières !

Tomek se servit et mordit dans la crêpe. Elle était délicieusement moelleuse et parfumée.

— Voyez-vous, reprit Eztergom, nous nous relayons au chevet des dormeurs et nous lisons sans cesse jusqu'à ce que les Mots qui Réveillent soient prononcés. C'est tout. Nous avons une très grande bibliothèque. Alors nous prenons les livres les uns après les autres et nous lisons à voix haute. Tous autant que nous sommes : les hommes, les femmes, les enfants, tout le monde s'y met. Pas question de perdre une minute. Cela peut durer longtemps, mais on finit toujours par trouver...

— Longtemps ? murmura Tomek, soudain pris de vertige. Combien de temps ai-je dormi, moi, par exemple ?

— Vous avez dormi trois mois et dix jours...

— Trois mois et... répéta Tomek, incrédule. Mais... je n'ai rien mangé pendant tout ce temps ?

— Non, sourit Eztergom, mais comme vous ne dépensiez aucune énergie, vous n'en aviez pas besoin... Vous sentez-vous affamé ?

— Oui, un peu tout de même, répondit Tomek, et il se servit une crêpe au sirop d'érable.

— Vous avez dormi assez longtemps, c'est vrai, mais quelquefois cela va beaucoup plus vite. La petite demoiselle, par exemple...

— La petite demoiselle ! sursauta Tomek.

— Oui. La veille du jour où Prestigom et Foulgom vous ont trouvé, nous avons recueilli cette petite dans la prairie, endormie comme vous.

Chaque année ou presque, aux beaux jours, nous ramenons ainsi des

voyageurs imprudents. Et il nous faut ensuite...

— Mais où est-elle maintenant ? l'interrompit Tomek, le cœur battant. Est-ce qu'elle dort encore ?

— Oh non ! Avec elle nous avons eu beaucoup de chance. Dès le troisième jour nous avons trouvé les Mots qui Réveillent. C'était tout simplement : *il était une fois*. Vous vous rendez compte ! *Il était une fois* ! Trop facile ! Elle était charmante, vraiment charmante, cette petite. Et gentille avec ça. La moitié des garçons du village sont tombés amoureux d'elle, et quand elle nous a quittés, plusieurs ont pleuré.

— Ah bon ? bafouilla Tomek en rougissant. Et elle... elle est partie dès son réveil ?

— Pas du tout. Elle est restée plus d'une semaine. Elle se plaisait bien ici.

— Mais.., qu'est-ce qu'elle faisait ?

— Ce qu'elle faisait ? C'est bien simple : elle lisait pour vous. Elle y passait presque tout son temps.

— Ah oui, vraiment ? fit Tomek, tout attendri.

Il imaginait la jeune fille assise près de lui et lisant. Quel dommage qu'elle n'ait pas trouvé les Mots qui Réveillent ! À la place d'Atchigom, c'est elle qu'il aurait découverte à son chevet en ouvrant les yeux ! Ensuite ils auraient pu poursuivre ensemble le voyage ! Au lieu de cela il avait continué à dormir et elle s'était découragée. Où pouvait-elle bien être maintenant, après tout ce temps ?

— Vous connaissiez cette personne ? demanda Eztergom.

— Oui... non... enfin elle est entrée une fois dans mon épicerie, répondit Tomek, je tiens une épicerie dans mon village...

Ils finirent leur repas, puis le vieil homme conduisit Tomek à la bibliothèque.

— Voici, dit-il en indiquant sur sa gauche une centaine de livres rangés à part, voici tous les volumes que nous avons lus pour vous. Hannah en a lu une bonne dizaine à elle toute seule.

— Hannah ? fit Tomek, rêveur.

— Oui, Hannah. Cette petite s'appelait Hannah. Vous ne le saviez pas ?

— Non. Je ne le savais pas...

— Et voilà, continua Eztergom en indiquant sur sa droite les autres volumes de la bibliothèque, voilà ceux que nous aurions lus si vous ne vous étiez pas réveillé !

Tomek parcourut les étagères du regard. Il y avait là plus de dix mille

livres !

— Mais, fit-il, est-il arrivé que vous ayez eu à le faire ? Je veux dire, à tout lire !

— Oui, une fois, répondit Eztergom, mais cela remonte à bien longtemps, j'étais encore un enfant. Nous avons lu pendant six ans, deux mois et quatre jours pour réveiller un brave type qui s'appelait Mortimer. Les Mots qui Réveillent étaient *pantoufle pantoufle* ! Deux fois de suite le même mot ! Essayez donc de trouver cela dans un livre !

— Mais alors, comment y êtes-vous arrivés ?

— Eh bien, en désespoir de cause nous avons envoyé Tzergom, qui était un garçon gentil mais un peu demeuré, hélas, et qui ne savait pas lire, bien sûr. Nous l'avons conduit dans la chambre et lui avons demandé de dire tout ce qui lui passait par la tête. Au bout de dix minutes Mortimer était réveillé !

Ils rirent ensemble de bon cœur. Les yeux d'Eztergom se plissaient joliment quand il riait. Cela faisait penser à Icham et Tomek en eut un pincement au cœur.

Puis Eztergom bâilla. Il était tard maintenant et il souhaitait sans doute dormir. Tomek, lui, n'avait pas sommeil du tout. Il demanda l'autorisation de rester dans la bibliothèque pour y passer le reste de la nuit. Eztergom la lui accorda volontiers et lui donna rendez-vous pour le lendemain.

— Je vous ferai visiter notre parfumerie pendant la matinée, dit-il en s'en allant, et la grande Fête du Réveil aura lieu l'après-midi comme le veut la coutume. Je vous souhaite une très bonne nuit.

— Bonne nuit à vous aussi, monsieur Eztergom, répondit Tomek.

Mais le vieil homme se retourna encore :

— O mon Dieu, j'allais oublier. La petite demoiselle a laissé une lettre pour vous. La voici. Elle a l'air longue. Cela occupera un peu de votre nuit...

CHAPITRE IX

HANNAH

Au beau milieu de la bibliothèque trônait un grand poêle encore tiède. Tomek y jeta quelques bûches, puis il s'installa confortablement à une petite table éclairée par une lampe à huile. L'enveloppe était épaisse, en effet, il l'ouvrit avec soin et en tira une dizaine de feuilles pliées en quatre. Le papier exhalait un léger parfum de violette. Ce sont les gens du village qui le lui ont donné, songea Tomek, et il commença sa lecture.

Cher épicier,

Pardonnez-moi de vous nommer comme cela mais j'ignore votre nom. Je sais seulement qu'il commence par un T, à cause de vos mouchoirs brodés. Moi, je m'appelle Hannah, je ne vous l'avais pas dit le jour du sucre d'orge. Ce matin j'ai lu pour vous dans le grand livre des Mille et Une Nuits un passage où il est question de crocodiles. Et vous avez bougé un peu il me semble. J'ai cru un instant avoir trouvé les Mots qui Réveillent, j'étais heureuse et j'ai tout essayé : la tête du crocodile, les dents du crocodile, l'estomac du crocodile... Mais cela n'a servi à rien. Vous dormez toujours. J'ai vu votre gourde dans l'armoire. Est-ce que comme moi vous cherchez l'eau de la rivière Qjar ? Ce serait bien agréable d'y aller ensemble. Je n'aime guère voyager toute seule car il y a beaucoup de dangers en route, je m'en suis aperçue. Et pourtant je dois continuer. Je ne peux pas attendre votre réveil. M. Eztergom m'a parlé d'une personne qui a dormi plus de six ans, alors... Je dois continuer parce qu'il me faut absolument un peu de cette eau. Quelques gouttes suffiraient, car c'est pour un oiseau. Un oiseau si petit qu'il tient dans la paume de la main. Je lui mettrai une seule goutte dans son bec et cela sera assez, je pense... Vous devez être bien surpris et c'est normal puisque vous ne connaissez pas mon histoire. La voici donc. Vous serez le premier à qui je la raconte.

Mon père était déjà âgé quand je suis venue au monde et ma naissance l'a rendu fou de bonheur. Il a eu encore quatre fils après moi, mais il s'en est à peine aperçu, je le crains. J'étais la prunelle de ses yeux, sa princesse, sa vie. Rien n'était trop beau pour moi. Il me fallait les étoffes les plus précieuses, les bijoux les plus rares. Ma mère lui en faisait le reproche, mais il ne l'écoutait pas. Nous habitons une ville du Nord dont le nom ne vous dira rien. A moins que vous ne vous intéressiez aux oiseaux,

car c'est là que se tient une semaine par an au printemps le plus grand de tous les marchés aux oiseaux. On y trouve des espèces du monde entier et les gens y viennent de très loin. Mon père m'y conduisait chaque année en me tenant dans ses bras de peur de me perdre. Et chaque année il me posait la même question :

« Quel oiseau veux-tu, Hannah ? Lequel te ferait plaisir ? »

Je choisissais celui qui me plaisait le plus, à cause de sa couleur, ou de son chant, ou des deux à la fois, et mon père l'achetait sans jamais regarder au prix. Je le mettais dans ma grande cage avec les autres. Les oiseaux étaient mon plus grand plaisir. L'année de mes six ans, mon père m'a emmenée au marché comme d'habitude :

« Quel oiseau veux-tu, Hannah ? Lequel te ferait plaisir ? »

J'ai désigné une petite passerine aux couleurs magnifiques. Mais le marchand en demandait un prix considérable, et comme mon père s'en étonnait, il a dit que cette perruche était en réalité une princesse qui avait vécu il y a plus de mille ans et qu'un sortilège l'avait transformée en oiseau. Voilà pourquoi il ne la céderait pas pour un sou de moins.

N'importe qui dans cette situation aurait compris que cet homme était un escroc. Mais mon père a juste dit au marchand de réserver la passerine, qu'il reviendrait bientôt. En moins d'une semaine il a vendu tous ses biens : ses bêtes, sa maison, ses terres, ses meubles, jusqu'à ses draps. Malgré cela, il manquait encore presque la moitié de la somme demandée. Alors il a emprunté l'argent à un usurier. Nous sommes revenus auprès du marchand et nous avons acheté l'oiseau. Ma mère nous a quittés dès le lendemain en emmenant mes frères avec elle. Nous ne les avons jamais revus. Ils ont emporté avec eux tout ce qu'il y avait dans la maison, même les oiseaux. Ils n'ont laissé que la petite passerine. Nous nous sommes installés dans une cabane. Mon père s'est loué comme homme-cheval : il tirait les voitures à bras dans les rues de la ville. Ces rues sont très en pente et il s'est affaibli très vite, à cause de son âge. L'argent qu'il gagnait suffisait à peine à nous faire vivre. Il continuait pourtant à m'emmener chaque année au marché aux oiseaux et à poser la question de toujours :

« Quel oiseau veux-tu, Hannah ? Lequel te ferait plaisir ? »

Comme nous étions trop pauvres pour acheter même un moineau, je disais que je n'en voulais pas, que j'étais heureuse avec ma passerine. Il

est mort d'épuisement au bout de trois ans. Mais je ne crois pas qu'il ait regretté une seule seconde ce qu'il avait fait. Il était fou, bien sûr, mais d'une folie très douce et très tranquille. Il était devenu fou de bonheur le jour de ma naissance et il l'était resté, voilà la vérité. Le reste ne comptait pas pour lui. J'ai été recueillie par des parents lointains qui ont été très bons avec moi et j'ai vécu chez eux jusqu'à aujourd'hui. De ma vie passée, il ne me reste plus rien, sauf la petite passerine. Je la regarde et j'entends mon père me demander :

« Quel oiseau veux-tu, Hannah ? Lequel te ferait plaisir ? »

Et voici qu'un matin du mois dernier, en me levant, je l'ai trouvée en bas de son perchoir, grelottante de fièvre. Je l'ai réchauffée, caressée, grondée aussi parce qu'elle ne pouvait pas me laisser toute seule. Je n'avais jamais cru, bien sûr, ce que le marchand avait dit. Mais comme ma passerine ne changeait pas du tout au fil des années, j'avais fini par penser que cela durerait peut-être mille ans. Or, voilà que ses couleurs devenaient plus ternes, voilà qu'elle chantait moins souvent. Voilà qu'elle devenait... vieille.

Je ne veux pas que cet oiseau meure. Je ne veux pas ! Un jour un conteur est passé dans notre ville et je suis allée l'écouter sur la place. Il a parlé de la rivière Qjar qui coule à l'envers et dont l'eau empêche de mourir. Il a expliqué que cette rivière était peut-être inaccessible mais qu'elle existait vraiment, quelque part dans le Sud. Les gens prétendaient le contraire, parce que cela leur donnait une bonne excuse pour ne pas la chercher. Ils manquaient tout simplement de courage et voilà. Bref, il a dit exactement ce qu'il fallait pour me convaincre de partir !

J'ai quitté notre maison au tout début de l'été, une nuit. J'ai réveillé ma petite sœur qui a six ans (c'est la fille de mes parents adoptifs mais je l'appelle ma petite sœur parce que je l'aime bien). Je lui ai dit que je partais pour quelque temps, qu'elle prenne bien soin de ma passerine, qu'elle embrasse tout le monde de ma part, que je reviendrais bientôt. Puis j'ai pris quelques vêtements, mes économies, et je me suis enfuie par la fenêtre de ma chambre.

Avant d'entrer par hasard dans votre épicerie, j'ai eu bien des aventures incroyables. Je vous les raconterai peut-être un jour. Avez-vous aussi traversé cette horrible forêt aux ours ? En tout cas vous êtes passé comme moi dans la prairie et vous avez respiré ces fleurs qu'on appelle Voiles

puisque vous êtes là à dormir tranquillement tandis que je vous écris. Que nous reste-t-il encore à vivre avant d'atteindre la rivière Qjar ? Quels périls nous guettent ? Tout cela pour mettre un jour, peut-être, une goutte d'eau dans le bec d'un oiseau... Qui peut comprendre cela ? Vous ?

Dieu sait où je serai quand vous lirez cette lettre. Je la remets à M. Eztergom car je crains que quelqu'un ne la prenne si je la laisse sur votre table de nuit. Je n'aurais sans doute pas dû vous livrer mon secret, je vous connais si peu. Et pourtant je ne le regrette pas. J'ai confiance en vous et je repartirai le cœur plus léger demain matin. On se reverra peut-être, et cette fois vous serez plus bavard, j'espère !

Hannah.

Post-scriptum : Qu'avez-vous donc dans ce petit sac autour de votre cou ?

Tomek, entre le rire et les larmes, sortit la pièce de sa pochette et la serra dans sa main.

— C'est une pièce d'un sou, répondit-il, je te la rendrai bientôt.